

# Le devoir

## Roman

Yvan Teno

Yvan Teno

Le Devoir

© Yvan Teno, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2633-9

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La réussite n'est pas toujours une preuve d'épanouissement, elle est souvent même le bénéfice secondaire d'une souffrance cachée. »

Boris Cyrulnik, Mourir de dire : la honte, 2010

On enterrait Stéphane Vasseur quatre semaines après sa mort. Les grilles du cimetière de Bagneux grincèrent en se refermant derrière le cortège funèbre qui avançait péniblement dans l'allée centrale. Avant que le gardien ne boucle l'entrée aux curieux venus en nombre, deux hommes pressés se faufilèrent juste à temps. Ils remontèrent par une contre-allée, furtifs, jusqu'à une vingtaine de mètres du corbillard, cachés par la végétation désordonnée d'une haie mal taillée. Le plus âgé essuyait ses lunettes, méticuleusement, tout en scrutant son jeune collègue, attendant une réaction de sa part. Elle n'arriva pas, car l'inspecteur principal Barthe fit signe à Claude de s'approcher pour mieux voir et entendre la cérémonie. Claude Salaberry, jeune recrue, à peine remis de son stage au 36 quai des Orfèvres, démarrait sa première journée de travail dans son habit neuf d'inspecteur de police.

« Vous apprendrez plus ici sur les protagonistes de cette affaire qu'en lisant une fiche de renseignement confortablement assis dans votre bureau.

— Justement, fit Claude à voix basse, vous ne m'avez pas encore donné les éléments de l'enquête. Tout ce que je sais se trouve dans la page des faits divers du Parisien du mois dernier. C'est ma grand-mère qui...

— Remerciez-là pour moi, mon garçon, un bon indic peut toujours servir. Et mettez votre capuche, on va se faire rincer. »

Au même instant, une masse sombre projeta du ciel des trombes d'eau. Les parapluies s'ouvraient comme des champignons, cachant un peu plus les visages de celles et ceux qui formaient le cercle restreint des familiers du défunt. Quatre hommes sortirent du véhicule funéraire un cercueil drapé de noir, recouvert d'une inscription, les lettres V et S entrelacées. Ils le déposèrent sur des tréteaux, devant le tombeau familial.

Un prêtre en aube blanche et chasuble violette, accompagné de deux servants, se présenta devant le cercueil en s'inclinant. Puis il écarta les bras face au petit groupe disposé en demi-cercle. Un rayon de soleil s'invita bien à propos dès que



l'homme d'Église commença son éloge au disparu. Les parapluies se refermèrent un à un, laissant entrevoir les attitudes, les regards, les réactions que ces paroles bienveillantes suscitaient, ou pas.

« ... un homme travailleur, courageux, qui a su relever la tête quand le malheur s'est abattu sur lui et ses enfants, il y a maintenant 25 ans. La disparition soudaine de Patricia Vasseur, son épouse, votre maman, reste encore gravée dans nos mémoires... »

Aux mots « votre maman », le prêtre se tourna vers les enfants Vasseur. Carole, la plus jeune, tenait par le bras droit son frère Éric submergé par le chagrin. Un peu à l'écart, Christelle, l'aînée des Vasseur, semblait ailleurs, comme si elle voulait s'échapper d'une situation qu'elle ne maîtrisait pas, par une forme d'indifférence, que ceux qui ne la connaissaient pas auraient pris pour de la froideur.

« L'Éternel est près du cœur brisé ; il sauve ceux dont les esprits sont écrasés. »

Le prêtre enchaînait les psaumes, les prières comme autant de réconforts, du moins pour l'avis de ceux qui acquiesçaient par des mouvements de tête à chacune de ses paroles.

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

Carole serra encore plus son frère qui donnait réellement des signes de faiblesse. Un homme assez grand resté en arrière du cercle s'avança pour aider la jeune femme ; il prit fermement le bras gauche d'Éric et le passa sur son épaule. Le prêtre s'arrêta, demandant aux enfants Vasseur si on devait apporter un siège, mais sans attendre l'avis d'Éric, l'homme fort déclina l'offre.

« Et lui, le garde du corps, qui est-ce ? demanda Claude en se frottant le menton.

— Régis Kwapinski, un ancien militaire. Il est gardien à l'ENS.<sup>1</sup> C'est le concubin de la jeune Carole Vasseur. Un client sérieux... pour nous, j'entends : c'est lui qui a découvert la victime et alerté les secours. »

Le prêtre reprit le cours de ses louanges, mais il ralentit son phrasé, attiré par un bruit dans les fourrés.

« Alors Jésus dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et portez un lourd fardeau, et je vous donnerai du repos. » »

Claude, stupéfait, regarda l'inspecteur Barthe souffler dans un grand mouchoir qu'il venait de sortir de sa poche puis l'agiter au-dessus de son couvre-chef. Il suivit son supérieur qui s'avança près du groupe.

« Continuez, mon père, ne faites pas attention à nous. »

L'intrusion des deux hommes dans l'intimité de ce moment si poignant avait quelque peu modifié les postures : Éric se dressa sur ses deux jambes bien droites tout en écartant le bras de Régis et celui de Carole ; Christelle Vasseur se rapprocha de Régis en lui demandant qui pouvaient bien être ces deux hurluberlues.

« Le vieux, tu ne le reconnais pas ? fit-il à voix basse, c'est le policier qui enquête sur la mort de Stéphane. Quant à l'autre, c'est sûrement son ripeur.

— Maintenant que tu le dis, fit Christelle, dépitée. La dernière fois que je l'ai vu, il n'avait pas de chapeau. Il se prend pour Maigret ou quoi ! »

Les religieux saluèrent un à un les proches de Stéphane Vasseur, puis s'en allèrent sans un regard pour les policiers.

Les fossoyeurs commencèrent leur besogne. Le père de famille rejoignit son emplacement au côté de son épouse, et le bruit des cordes qui glissent le long du cercueil en remontant mit fin au silence du recueillement ; comme un château de cartes, Éric Vasseur s'écroula.

Stéphane Vasseur avait bâti sa renommée — et sa fortune — dans l'import-export de produits pharmaceutiques pour les grands laboratoires. Cette réussite lui avait permis d'acquérir un bien immobilier inestimable — aux dires de sa fille Christelle, analyste financière toujours à l'affût des bonnes affaires pour sa clientèle fortunée —, un hôtel particulier de 600 mètres carrés au cœur du Quartier latin. Les quatre étages desservis par un ascenseur privé avaient été soigneusement décorés par Carole pour son père, tout comme la terrasse qui donnait au visiteur une vue imprenable sur les tours de Notre-Dame. Au sous-sol, des voûtes empierrées se reflétaient dans les eaux tempérées d'une piscine d'eau de mer. C'est là que le corps de Stéphane Vasseur avait été retrouvé un soir, par son gendre, un mois plus tôt. Il gisait inanimé sur le sol, allongé dans son peignoir, les mains attachées derrière le dos, le visage tuméfié enfoui dans un sac. Il décéda 2 heures plus tard dans l'ambulance qui l'emmenait aux urgences.

Les scellés venaient d'entre enlevés, 3 jours avant l'enterrement, l'enquête sur les causes de la mort ayant été close par la délivrance du permis d'inhumer.

Sur la terrasse, les enfants Vasseur et Régis s'étaient retrouvés autour d'une collation, Éric se remettant de son malaise vagal. Le trop-plein d'émotions, les nuits de garde qu'il avait enchaînées depuis sa nomination comme chef de clinique adjoint au service de neurologie, la fatigue accumulée depuis tant d'années pour obtenir son doctorat de médecin spécialiste, tout avait contribué à

ce qu'il craque, terrassé par la dure réalité : son père disparaissait avant qu'il ait pu lui montrer sa réussite. Car ce jour fatidique où Stéphane fut agressé mortellement à son domicile, ce jour-là, Éric recevait les éloges de ses professeurs au cours de la cérémonie de remise des diplômes à la Pitié-Salpêtrière.

« Éric, prends quelques jours de repos, viens chez nous, Régis et toi vous vous entendez comme deux frères, vous irez courir sur les berges de la Seine, cela te fera le plus grand bien. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Tu as sans doute raison, Carole. Mais je ne peux pas, j'exerce des responsabilités à l'hôpital, j'ai des malades à soigner, une équipe qui compte sur moi pour gérer le service.

— Tu vois où ça te mène de trop tirer sur la corde, renchérit Régis, bientôt c'est toi qu'on devra hospitaliser. Écoute ta famille pour une fois, bon sang ! »

Pendant que Carole et Régis tentaient vainement de convaincre Éric, Christelle s'éclipsa discrètement dans le salon, un verre de gin à la main qu'elle but cul sec tout en contemplant les photos qui trônaient au-dessus de la cheminée. L'une d'elles représentait son père et sa mère avec dans leur bras Carole qui venait de naître. C'était il y a 25 ans. Une autre les rassemblait tous les 4, quelques années après la tragédie qui emporta leur mère. Son frère et sa sœur à gauche de Stéphane, et elle un peu à l'écart, boudant le photographe qui lui demandait de se rapprocher. Elle se rappelle encore les paroles de son père : « Mais souris donc à la fin ! Prends exemple sur Carole ! elle au moins, elle ne se fait pas prier. »

Pourquoi se forcer à exprimer ce mensonge, ce cache-misère qui vous coupe le visage d'une oreille à l'autre, pour qui, pour quoi ? Dans son for intérieur, l'aînée des enfants Vasseur ne trouvait pas de raison à ce rictus, jamais. Elle traînait depuis l'enfance un boulet qui n'avait fait que grossir, année après année, comme son corps. Ni belle ni laide, elle croyait sa féminité compromise par ses rondeurs, mais surtout, elle cultivait la pensée de n'être qu'un antonyme de Carole, elle, si magnifique, si souriante, si intelligente, si parfaite. La sonnerie de la porte d'entrée la tira de ses âpres rêveries. Elle décrocha l'interphone. « Monsieur Jean ! Je vous ouvre... mais que suis-je bête vous connaissez le code. Rejoignez-nous sur la terrasse. »

Jean Dupret, le meilleur ami du disparu, celui que Stéphane appelait « mon pote de 30 ans », quand ensemble ils se racontaient comme deux frères d'armes, leurs galères, leurs amours, leurs réussites. Carole se précipita dans ses bras.



« Jean, merci encore pour tout ce que tu as fait, pour ton soutien, pour ta présence. »

Carole ne lâchait plus son mentor, ce deuxième père qui l'avait toujours considérée comme sa fille. Après le décès de leur mère, il venait chez Stéphane tous les samedis après-midi pour aider les trois enfants Vasseur dans leurs apprentissages, quand ils fréquentaient le cours élémentaire, et jusque dans leurs années collège.

Pour Carole, ce fut différent. Ce directeur d'école lui avait transmis la passion de l'enseignement, l'avait conseillée dans ses études supérieures ; Stéphane approuvait toujours : « Fais ce que te dit Jean, l'école normale de la rue d'Ulm, tu en es capable, ma fille. »

Dans sa dernière année de formation, elle avait participé à un échange avec une école du bout du monde, toujours sur les conseils de Jean. Celui-ci connaissait bien le directeur du lycée franco-mexicain de Cuernavaca pour y avoir enseigné. Quand son stage fut terminé, le sort voulut qu'arrivée du Mexique le matin du drame, alors qu'elle avait à peine revu son père venu la chercher à l'aéroport, elle apprit par Jean, dans la nuit, l'effroyable nouvelle. Aujourd'hui, l'ami de la famille prend toute sa place comme substitut paternel ; pour Carole, c'est une évidence, mais par pour tous.

Christelle leur proposa de s'asseoir en terrasse, profiter du ciel illuminé qui clôturait cette éprouvante journée, mais surtout mettre un terme à cette effusion de tendresse entre Carole et Jean, ce qu'elle ne supportait plus. La conversation retomba inévitablement sur la présence inopportune des deux officiers de police au cimetière. Les avis divergeaient : pour Christelle et Régis, il était certain que les enquêteurs prenaient un peu trop leur temps, qu'ils ne comprenaient pas pourquoi personne n'avait été convoqué chez le juge pour être informé ; quant à Carole et Jean, ils ne sous-estimaient pas les capacités des policiers, leur intérêt dans la résolution de ce drame, car après tout, il leur fallait du temps pour obtenir les résultats de l'autopsie de leur père, ainsi que ceux de l'analyse des empreintes et des traces biologiques laissées par le ou les agresseurs. Seul Éric se terrait dans un mutisme que personne ne semblait vouloir perturber.

« Éric ! se lança Jean, ton chef de service a laissé un message sur mon répondeur. Je pense qu'il est inquiet à ton sujet, car tu n'as pas réagi à sa proposition. Il m'a dit de te dire qu'il veut que tu prennes ta semaine. Et ça ressemblait plutôt à un ordre.

— Ah ! fit Régis en tapant dans ses mains, en voilà un qui mérite d'être

félicité. Éric, demain, je t'emmène courir pour te changer les idées. »

Le fils de Stéphane Vasseur acquiesça dans un soupir, puisque l'avis de tous l'emportait sur celui d'un seul, et que ce seul ne se voyait pas plus seul qu'il ne l'était en ce moment.

L'été reprenait ses droits en nettoyant l'atmosphère chargée des noirceurs de la veille. Dimanche s'annonçait radieux, si ce n'est dans les cœurs des Vasseur, du moins dans le ciel de Paris. Régis allongeait la foulée devant son beau-frère qui suivait avec peine, mais celui-ci ne s'avouait pas vaincu pour autant, son petit gabarit lui donnait l'avantage dans les montées. Maintenant, la butte Montmartre dressait son imposant édifice ; dans 5 minutes, Éric reprendrait du terrain. Cette compétition entre les deux hommes les poussait à mieux se connaître, aux confidences. Quand Carole et Régis se sont rencontrés, Éric s'était demandé ce qui pouvait unir deux êtres aussi différents : elle si brillante, si belle, si raffinée jusque dans la moindre de ses paroles, le plus insignifiant de ses gestes, alors que lui, brut de fonderie, parfois glacial aux remarques à l'emporte-pièce taillées dans le roc, imperturbable, mais dur, implacable quand il s'agit de défendre la famille, sa famille, sa femme, Carole. Ces deux-là, rien ne pourra les séparer, pas même la mort, pensait Éric quand il lui arrivait de leur servir d'alibi auprès du père, Stéphane Vasseur, au début de leur histoire.

À l'arrêt, les mains sur les hanches, Régis haletait en observant son beau-frère escalader avec une facilité ahurissante les escaliers du square en direction du Sacré-Cœur. Les rares touristes présents en cette heure matinale s'écartaient au passage d'Éric. Arrivé au sommet, à peine essoufflé par son sprint, il regardait le compagnon de Carole grimper les derniers mètres en rouspétant. « Tu caches bien ton jeu, salopard !

— Pas autant que toi, répondit Éric en parlant de tout autre chose.

— Que veux-tu dire ? Tiens, donne-moi à boire pour ta peine. »

Les deux sportifs dominaient les toits de Paris, assis l'un à côté de l'autre dans un espace que seule la respiration encore rapide de Régis semblait remplir. « Alors ? reprit Régis, explique-toi.

— Quand je suis allé récupérer les affaires de papa dans sa maison pour les donner aux pompes funèbres, la police était encore sur place.

— Je croyais qu'ils avaient enlevé les scellés.

— Ils les avaient enlevés, mais l'inspecteur Barthe voulait me parler, me poser des questions... sur toi. »

L'ancien militaire écoutait avec inquiétude son beau-frère lui expliquer ce que